

« The Consul »

Alexandre Lazaridès

Numéro 76, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27958ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lazaridès, A. (1995). Compte rendu de [« The Consul »]. *Jeu*, (76), 188–189.

« The Consul »

Opéra en trois actes. Livret et musique de Gian Carlo Menotti. Mise en scène : Bernard Uzan ; décors : John Story ; costumes : Jacques Lessard ; éclairages : Guy Simard. Interprétation : le petit ensemble de l'Orchestre Métropolitain, sous la direction de Semyon Vekshtein. Avec Marc Boucher, baryton-basse (l'agent de la police secrète), Michèle Boucher, soprano (la femme étrangère), Joyce Castle, mezzo-soprano (la mère), Torin Chiles, ténor (le magicien), Claude Corbeil, baryton-basse (M. Kofner), Kathleen Hegierski, mezzo-soprano (la secrétaire), Joanne Kolomyjec, soprano (Magda Sorel), Victor Ledbetter, baryton (John Sorel), Danièle LeBlanc, mezzo-soprano (Anna Gomez), Maria Popescu, mezzo-soprano (Vera Boronel), et Normand Richard, baryton (Assan). Production de l'Opéra de Montréal, présentée au Théâtre Maison neuve de la Place des Arts les 26, 29 avril et 1^{er}, 4 et 6 mai 1995.

Un opéra efficace

The Consul est l'un des opéras contemporains les plus connus du grand public, mais il serait difficile de le considérer comme profondément représentatif de la musique du XX^e siècle. Cinquante ans après sa création, l'œuvre de Menotti se laisse encore regarder sans ennui ni déplaisir, sauf que l'on se rend maintenant compte que la façon dont les voix et l'action musicale y sont traitées est moins révolutionnaire que sa renommée ne le laisse croire. Le compositeur (qui est en même temps l'auteur du livret) a visé surtout l'effet, et a atteint constamment son but. En ce sens, le mérite de la production de la Place des Arts est d'avoir exploité à fond l'efficacité immédiate de l'œuvre.

Cette histoire presque classique du militant de gauche qui doit abandonner femme et enfant pour fuir la répression policière est liée aux décennies de guerre froide postérieures à la Seconde Guerre. En l'absence de son mari John Sorel, c'est Magda qui devient le pivot de l'opéra ; toutes ses démarches pour obtenir un visa auprès du consulat d'un pays jamais identifié, mais dont on finit par comprendre qu'il s'agit d'un pays plus libéral que le sien, virent au cauchemar. Magda dira, parlant d'elle-même, que sa fonction est d'attendre. Son enfant mourra, sa belle-mère aussi ; sans nouvelles de son mari, il ne lui restera plus qu'à se suicider devant sa misérable cuisinière à gaz, espérant ainsi le décourager de revenir au pays, où de graves dangers le menacent. Mais cet ultime sacrifice arrive trop tard ; son mari venait de rentrer et avait déjà été arrêté.

Entre Beckett et Kafka

Le personnage du consul donne son titre à la pièce par dérision, puisqu'on ne le voit jamais. Ce haut fonctionnaire se dérobe derrière des portes inexorablement closes ; nous percevons son ombre énigmatique à un moment donné, juste de quoi nous confirmer son existence. Le consulat lui-même ou, du moins, ce que l'on en voit, couloir froid, nu et sombre, tient de la prison et du purgatoire — ou de l'enfer. L'unique secrétaire du consulat, vêtue d'un uniforme militaire, se mue en cerbère insensible à toutes les souffrances qui défilent devant elle jour après jour, retranchée derrière l'invincible barricade d'une paperasserie administrative qui relève de l'absurde pur. Les plus faibles céderont, ne reviendront plus ; les plus obstinés s'accrocheront aux lendemains interminables ; les plus

Photo : Yves Renaud.



malins, c'est-à-dire les plus riches, trouveront le moyen d'arriver à leurs fins... Aucune explication réelle de la situation politique n'est fournie ; on constate qu'il y a des bons et des méchants, et que ces derniers sont les plus forts. Soit. Mais qui sont-ils, ces méchants ? À chacun de se projeter dans le vide de cette interrogation et d'imaginer *ses* méchants.

À mi-chemin entre Beckett et Kafka, et non sans quelques résonances sartriennes, cette histoire sombre ne donne que la révolte comme message d'espoir ; elle se prête aussi aux manipulations symboliques. La fin du deuxième acte, qui constitue sans doute le cœur de l'opéra, nous montre Magda métamorphosée en une espèce de Jeanne d'Arc. Après avoir osé envoyer en l'air toute la papperasse qui recouvrait le bureau de la secrétaire (l'envol des feuilles blanches produit un effet impressionnant sous l'éclairage crépusculaire imaginé par Guy Simard), elle s'avance vers nous et, les deux jambes fermement écartées, elle clame ses convictions idéologiques. Tant de foi inébranlable galvanise les pauvres

hères qui attendaient, écrasés sur les bancs comme des accusés, le moment d'une audition improbable ; l'un après l'autre, ils viennent se ranger en silence derrière elle, humanité revenue au sens de sa dignité. La scène est soulevée par l'immense conviction de la chanteuse, et n'échappe à la boursofflure des bons sentiments que par là.

C'est donc à Joanne Kolomyjec que revient en grande partie la réussite de cette production de l'opéra de Menotti ; elle incarne Magda Sorel avec une grande générosité vocale et, comme comédienne, sa présence scénique ne laisse pas indifférent. L'homogénéité du reste de la distribution est un fait assez rare pour qu'on le signale. Quant à la mise en scène, signée Bernard Uzan, elle nous rappelait fort heureusement l'existence des qualités de rythme dont le directeur artistique de l'Opéra de Montréal n'avait pas été bien prodigue ces deux dernières saisons.

Alexandre Lazaridès